NOTICE HISTORIQUE

SUR

FRÉDÉRIC BÉRARD,

PROFESSEUR D'HYGIÈNE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PARIS, ETC., ETC.

PAR AMÉDÉE DUPAU,

Docteur en Médecine, Membre de la Société Médicale de Londres, de l'Académie de Médecine de Naples, etc., etc.; Rédacteur principal de la *Revue Médicale;* Médecin de l'Établissement orthopédique et gymnastique du Mont-Parnasse, etc.

A PARIS,

CHEZ GABON, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N°. 10;

A MONTPELLIER, CHEZ LE MÊME LIBRAIRE;

ET A BRUXELLES, AU DÉPÔT GÉNÉRAL DE LIBRAIRIE MÉDICALE FRANÇAISE, Marché aux Poulets, n°. 1213, au coin de la rue des Fripiers.

1828.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Traité de l'Éréthisme nerveux, ou *Analyse des affections nerveuses*; par Am. Dupau. Un vol. in-8°., 1819.

Notice historique sur Édouard Jenner et sur la Découverte de la Vaccine, avec un portrait; par le même. in-8°. 1823.

An sporadicis et popularibus morbis eadem Curatio? Par le même; pour le concours de la Faculté de Médecine de Paris; in 4°., 1823.

Considérations sur l'Enseignement public dans les Écoles secondaires de Médecine, et sur les Officiers de santé, par le même; in-8°., 1824.

Lettres physiologiques et morales sur le Magnétisme animal, par le même; un vol. in-8°., 1826.

Manuel pratique de Médecine légale et de Toxicologie, avec le texte des lois et des réglemens, à l'usage des magistrats, des avocats et des médecins-légistes; par le même. Un vol. (*Sous presse pour paraître en juillet* 1828.)

NOTICE HISTORIQUE

SUR

FRÉDÉRIC BÉRARD.

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm *mihi*. HOR.

Lorsqu'un homme est devenu, par ses talens et par ses travaux, le représentant d'une Doctrine et l'un des plus fermes soutiens d'une Ecole célèbre, sa mort n'est plus un événement ordinaire dont les regrets puissent être renfermés dans le cercle de ses nombreux amis. Son histoire est liée aux destinées de la science dont il était le flambeau, et sa perte est vivement ressentie par tous ceux qui cultivent l'art de guérir, ou qui s'intéressent à ses progrès. La Société entière s'empresse alors de mêler ses regrets à ceux de l'amitié, et de consacrer par un éloge public la mémoire du bienfaiteur de l'humanité. Tel fut le professeur BÉRARD, dont la mort prématurée a plongé dans le deuil l'École de Montpellier qu'il illustra par ses écrits. Sans doute, du sein de cette Faculté dont il était le plus bel ornement, il s'élèvera une voix éloquente pour payer à ce célèbre professeur un juste tribut d'admiration. Pour moi, comprimant l'expression d'une douleur trop récente, je viens acquitter la dette sacrée de la reconnaissance envers celui dont les conseils guidèrent mes premiers pas dans la carrière médicale. Je viens chercher quelque consolation dans le souvenir des talens et des vertus de mon illustre ami. Puissé-je faire apprécier, comme ils le méritent, l'im-

portance de ses travaux et l'heureuse direction de son génie! puissé-je surtout découvrir la source des nobles qualités qui embellissaient son ame douce et généreuse! Ses ouvrages, chacun peut les admirer; mais son cœur, moi seul j'ai pu le bien connaître.

Frédéric-Joseph Bérard naquit à Montpellier en 1789, d'une famille honorable, aisée sans être riche, et composée de plusieurs enfans; position avantageuse, parce qu'elle donne les moyens de se rendre propre à tout, et le désir d'arriver à tout. Son éducation n'offrit de remarquable que la difficulté même de recevoir l'instruction au milieu des troubles de notre révolution politique. Dans ces temps d'anarchie, on croyait établir l'égalité en mettant toute la société au niveau des classes ignorantes : l'instruction était aux yeux de ces barbares une sorte de noblesse peut-être plus à craindre que celle des titres, puisqu'elle était le partage du talent et du génie. Malgré ces obstacles, les parens du jeune Bérard surent profiter de tous les moyens pour cultiver les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Son amour pour l'étude et son intelligence précoce servirent merveilleusement à triompher de ces difficultés, et suppléèrent à tout ce que son éducation pouvait avoir d'incomplet. Encore fort jeune, il parvint par un travail assidu à se familiariser avec les auteurs classiques grecs et latins. Son instruction fut d'autant plus solide qu'elle était le fruit de ses propres recherches : on sait bien mieux ce qu'on a appris et trouvé soi-même, que ce que d'autres nous ont péniblement enseigné; mais un trait frappant de son éducation, presque abandonnée au milieu du bouleversement des idées de morale et de religion, c'est la direction constante de son esprit vers les idées religieuses et les hautes questions de philosophie. Cette tendance naturelle forma le caractère distinctif du talent de Bérard, et donna un cachet particulier à ses écrits.

Dans une cité toute médicale, la première idée qui dut naître dans l'esprit du jeune Bérard fut celle de devenir médecin. L'influence des choses qui nous entourent agit d'une manière puissante et inconnue sur nos déterminations. A la relation d'une bataille, à la vue d'un tableau, le génie du militaire, du peintre, semble se révéler à lui-même et trahir par cet instinct irrésistible le secret de son existence. Ainsi, au milieu des souvenirs d'une école antique, entouré des portraits des professeurs célèbres qui formaient une galerie de nobles aïeux, le jeune Bérard dut être

enflammé du désir d'imiter d'aussi beaux exemples, et de marquer sa place dans cette généalogie médicale.

A cette époque, l'ordre politique était rétabli et maintenu par un bras puissant. De nouvelles institutions avaient été créées au milieu des ruines, et une Faculté de Médecine avait remplacé l'ancienne École de Montpellier. Ainsi avaient disparu les priviléges et les coutumes de cette Université fondée par les médecins arabes, et que les rois de France avaient honorée du nom de *Ludovicée médical*. Cependant le génie de Barthez avait présidé à cette restauration de la médecine à Montpellier; et liant les temps passés à cette nouvelle ère médicale, il avait jeté les fondemens d'une doctrine qui devait être le palladium de l'École moderne. Le buste antique d'Hippocrate venait d'être envoyé par le gouvernement (1) à Montpellier, comme dans une autre Cos. Fière de posséder ce gage sacré, la Faculté s'était constituée l'héritière légitime des principes du divin Vieillard, en plaçant dans l'amphithéâtre cette belle inscription: *Olim Coüs, nunc Monspeliensis Hippocrates.*

Barthez sentit que le moment était venu de former un système régulier des élémens épars de la doctrine analytique qu'on retrouvait dans les écrits d'Hippocrate, et qui avait été suivie par tous les grands médecins. Le premier, il voulut tracer les règles de cette méthode d'analyse qui doit servir de fondement à la médecine (2). C'était comme les tables de la loi que le nouveau législateur offrait pour guider les médecins dans leur pratique; mais impérieux comme le génie, inflexible comme la raison, Barthez ne chercha point à faire des partisans à son système. Il voulut l'imposer par la force seule de la vérité. De là des oppositions et des rivalités que la mort de ce grand médecin vint bientôt éteindre. Dumas, doué de plus d'esprit que de génie, chercha à faire de nouvelles applications de l'analyse à l'étude des maladies, et à opérer une sorte d'alliance avec les idées organiques d'une autre École (3). Ses opinions moins absolues et son

(1) M. le comte Chaptal, ancien professeur de l'Ecole de Montpellier, maintenant Pair de France, était alors Ministre de l'intérieur.

(2) Le *Traité des Maladies goutteuses* et son *Mémoire sur les Fluxions* doivent être regardés comme des modèles en ce genre.

(3) Eloge de Dumas, par M. Prunelle, placé à la tête de la *Doctrine des Maladies chroniques* de Dumas.

éloquence persuasive donnèrent beaucoup de crédit à cette doctrine et lui attirèrent autant de partisans que d'élèves. Le jeune Bérard suivit avec enthousiasme les leçons instructives de ce professeur, et devint bientôt son disciple chéri. Attentif et studieux, il ne tarda pas à se pénétrer de ses principes, qui avaient pour lui tout le charme de la vérité. Dans un âge où l'on retient plus qu'on ne réfléchit, où l'on apprend mieux qu'on n'examine, il sondait déjà les dogmes qui lui étaient enseignés; et pressentant leur fécondité, il s'y attachait par une conviction déjà raisonnée. Dès ce moment son sort fut marqué; et il fit le vœu de consacrer sa vie à soutenir les opinions de l'École qui l'avait formé; nous verrons avec quelle religieuse exactitude Bérard a rempli cet engagement.

La thèse qu'il soutint en 1811 pour obtenir le grade de docteur est intitulée : *Plan d'une Médecine naturelle*, ou la nature considérée comme médecin, et le médecin considéré comme imitateur de la nature. Certainement le Naturisme, tel que l'avaient conçu certains médecins, ne peut être admis dans ses dernières conséquences. La nature n'est et ne peut être que l'ensemble des forces qui animent les divers êtres de l'Univers. La tendance qu'elles ont à reprendre leur type normal n'est point le résultat d'une *nature médicatrice*; c'est l'action de ces mêmes forces, qui, n'étant plus excitées ou dérangées, tendent à s'exercer d'après des lois naturelles et fixes. L'importance exagérée donnée à la nature dans la thèse du jeune Bérard, n'est donc qu'une heureuse fiction qui représente cette grande vérité pratique : que le médecin doit connaître les lois de la nature pour en bien diriger les forces.

A peine Bérard eut-il offert les prémices de son talent à l'École dont la gloire lui était si chère, qu'il résolut d'aller à Paris pour acquérir de nouvelles connaissances et comparer ses principes avec ceux d'une autre école. Une noble rivalité existait depuis long-temps entre ces deux Facultés placées aux deux extrémités de la France, comme pour se servir l'une à l'autre de contre-poids et d'arbitre. Toutes deux célèbres par de grands professeurs et d'utiles travaux; mais l'une, plus occupée des méthodes qui peuvent établir la liaison des faits et les principes généraux de la science; l'autre cherchant plutôt à enrichir la médecine par de nouvelles expériences et à hâter ses progrès par des observations multipliées. A Montpellier on discute et l'on raisonne trop, à Paris on cherche et l'on expérimente toujours.

A son arrivée dans la capitale, le docteur Bérard fut frappé de cette différence dans les principes des deux écoles, et surtout de la domination entière que Pinel exerçait sur la médecine de Paris. Tous les médecins de cette époque professaient pour l'auteur de la *Nosographie philosophique* une vénération qui allait jusqu'au fanatisme : son ouvrage était comme la loi souveraine sur laquelle le doute même n'était pas permis. Semblable à un vrai croyant au milieu d'un peuple idolâtre, le jeune Bérard ne savait que penser de cet aveuglement profond. Il fallait du courage et une grande fixité de principes pour s'opposer à ce mouvement des esprits et pour combattre de front ce colosse de renommée. Avant d'entrer dans la lice, Bérard s'appliqua par des études profondes à bien connaître les idées du Nosographe Parisien, afin de signaler les erreurs fondamentales de son système et de prêter à la vérité toute la force de la démonstration.

Au milieu de ses travaux, Bérard ne tarda pas à se lier d'amitié avec les médecins les plus distingués, entre autres les docteurs Montègre, Pariset, Chaumeton. Ce dernier, critique malin, instruit et spirituel, se trouvait alors à la tête de la rédaction du *Dictionnaire des Sciences médicales*, ouvrage long, mais utile, dont la conception honore celui qui en eut l'idée et les médecins qui y concoururent. Le jeune docteur de Montpellier fut associé à cette grande entreprise, et plusieurs articles qui lui furent confiés portent l'empreinte de son érudition choisie et de l'originalité de son talent. Il débuta par le mot CRANIOSCOPIE (1), qui offre une critique aussi profonde qu'élégante du système du docteur Gall. On juge avec quelle force Bérard, qui, d'après les principes de son École, ne voulait localiser ni les forces vitales dans les tissus, ni les maladies dans les organes, dut s'opposer à l'idée de localiser chacune de nos facultés dans une portion du cerveau! Ses objections, quoique empruntées plutôt à la métaphysique qu'à la médecine, ont mérité une longue réfutation de la part de l'auteur du Système cranioscopique. Bérard oppose à cette pluralité d'organes intellectuels l'unité qui lie toutes les facultés entre elles, et le sentiment intime de la conscience qui constitue le *moi* moral. Certainement, l'harmonie qui règne dans les actes intellectuels est un mystère impénétrable à nos recherches,

(1) *Dictionn. des Sciences Médicales*, tom. VII.

que ne pourra jamais dévoiler l'anatomie du cerveau ; mais ce qui résulte même de la critique raisonnée du docteur Bérard, c'est qu'en changeant les données du problème intellectuel et en établissant une analyse de nos facultés plus en rapport avec l'organisation du cerveau, le docteur Gall a rendu un grand service à la science, et a fourni aux médecins les moyens d'éclairer, par des observations précises, cette partie inconnue de la physiologie.

Bientôt après, Bérard publia un article sur le mot Élément (1), qui offre le résumé de la doctrine analytique de l'École de Montpellier. Comme ce système de pathologie était présenté dans son ensemble pour la première fois, ce tableau d'analyse médicale fit impression sur les esprits. Quelques médecins prévenus, loin de comprendre toutes les applications utiles qui en étaient la suite, parlaient des Élémens pathologiques comme des atômes d'Épicure ou des monades de Leibnitz : ce n'était pour eux que des abstractions dont la médecine ne pouvait se servir ; tandis que la doctrine *des Élémens* n'est que le résultat pratique de l'observation médicale.

En effet, les maladies se présentent comme un assemblage de symptômes variés qui dépendent d'une altération des forces vitales. Cette affection, ordinairement liée à une lésion des tissus, doit être traitée par divers moyens thérapeutiques. Quelle est donc la cause de cette diversité de formes, de cette variation dans le traitement? C'est que les maladies se composent d'élémens morbides plus ou moins multipliés, qui, se succédant ou se réunissant par diverses causes, deviennent la source d'autant d'indications différentes : c'est ce qui forme la nature des maladies et la base de la thérapeutique. On (2) a voulu ne voir dans cette doctrine que l'ensemble des méthodes de traitement, qui doivent varier selon les phases de la maladie ; mais quand on réfléchit que chaque élément a ses causes, ses symptômes, son altération organique et son traitement particulier, on ne peut admettre cette idée rétrécie et incomplète. L'analyse médicale me paraît être moins une doctrine spéciale qu'un système général qui sert à embrasser par un lien commun tous les faits pathologiques : ce n'est pas qu'on ne puisse abuser de cette méthode et que plusieurs esprits subtils ne l'aient poussée jusqu'à de vaines

---

(1) *Dictionn. des Scien es Médicales*, tom. XI.

(2) Coutanceau (*Dictionn. de Médecine.*)

recherches ; mais quel est le bon principe, quelle est la vérité dont l'homme ne puisse abuser !

Telle est l'idée générale qu'on peut se faire de cette doctrine, que le docteur Bérard a complétée et perfectionnée. L'association variée des élémens morbides, leur opposition et leur succession dans les différentes maladies, forment un tableau aussi vrai qu'animé de toute la pathologie. L'analyse élémentaire fait naître l'ordre et la lumière au milieu du chaos des maladies, au milieu des contradictions de la thérapeutique : c'est comme le fil d'Ariadne, qui peut guider l'élève et le praticien dans le dédale de l'observation clinique.

Bérard publia encore dans le *Dictionnaire des Sciences médicales* les articles EXTASE (1) et FORCE MUSCULAIRE (2), qui lui servirent à appliquer et à développer ses principes. Toujours guidé par l'esprit d'analyse, il cherche à connaître la cause expérimentale de la sensibilité des nerfs dans ses rapports avec la contraction des muscles. Quant à sa théorie sur le délire extatique, qui accompagne certaines maladies nerveuses, elle a été adoptée dans plusieurs ouvrages modernes.

Dumas venait de mourir. Lordat seul, par des leçons aussi spirituelles que persuasives, soutenait les destinées de cette doctrine ébranlée par tant de pertes successives. Le docteur Bérard, après avoir établi sa réputation par d'honorables travaux, sentit qu'il devait aller renforcer l'enseignement dans la cité médicale et contribuer à répandre parmi les élèves de cette École les principes de la médecine antique. Il revint à Montpellier en 1816. Son début dans l'enseignement fut un véritable triomphe. Les élèves accoutumés aux formes scolastiques et à des discussions subtiles furent charmés d'entendre un professeur qui joignait l'élégance des paroles à l'exactitude des observations ; qui, condamnant tous les systèmes, réduisait la théorie à une filiation naturelle et expérimentale des faits ; qui, loin de chercher de vaines explications ou de longs raisonnemens, entourait la médecine du cercle d'un empirisme dogmatique. La révolution fut complète et l'enthousiasme porté à son comble. Tout ce que la Faculté de Montpellier renfermait d'élèves studieux devint ses admirateurs et ses disciples. Les meilleures

(1) Tom. XIV.
(2) Tom. XVI.

thèses furent soutenues d'après ses idées ou sur des sujets qu'il avait indiqués et développés dans ses leçons. Quoique hors de l'École, il était l'âme de tous les travaux importans, le guide des élèves et le conseil des professeurs. C'est avec cette supériorité de talent qu'il a professé pendant plusieurs années la pathologie et la thérapeutique.

Au milieu des travaux de l'enseignement particulier, Bérard publia un ouvrage sur une Epidémie de Varicelle et de Variole (1) qui désola Montpellier en 1817. Sans doute les caractères de ces deux maladies sont faciles à connaître lorsqu'on les compare dans leur état normal ; mais quelle confusion s'empare de l'observateur lorsqu'il rapproche et veut distinguer la variole anomale et la varicelle prolongée, lorsqu'il cherche à déterminer si la vaccine n'empêche point le retour d'une petite-vérole modifiée, si son effet prophylactique s'éteint avec le temps, ou si le germe de l'infection variolique se reproduit dans quelques sujets ! Bérard démontre, par les exemples mêmes des rechutes de variole après la vaccine, que ce moyen prophylactique est toujours efficace, puisque ne pouvant, dans quelques cas rares, prévenir l'infection variolique, il en modifie les effets et en diminue toujours la gravité. Que d'efforts ne faut-il pas pour faire goûter et adopter au peuple des vérités utiles !

Toujours enflammé du désir de contribuer à la gloire de la Faculté de Montpellier, Bérard conçut le projet d'établir un Journal de la doctrine médicale de cette École. Mais, isolé du concours de ceux qui auraient dû le soutenir dans ce beau dessein, il se contenta de publier un ouvrage (2) dans lequel il développe la doctrine de Montpellier et compare ses principes avec ceux des autres Écoles. Ce travail est remarquable par la hauteur des vues qu'il présente, par l'intérêt qu'il a su y répandre, et surtout par la direction philosophique qu'il donne à ses recherches. Son esprit aime à s'élever vers les idées abstraites de la métaphysique ; et, au milieu des no-

---

(1) Essai sur les anomalies de la Varicelle et de la Variole, avec l'Histoire analytique d'une épidémie qui a régné à Montpellier en 1817 ; par Bérard et Lavit, 1 vol. in-8°. 1818. Chez Gabon.

(2) Doctrine médicale de l'Ecole de Montpellier, et comparaison de ses principes avec ceux des autres écoles d'Europe, 1 vol. in-8°, 1819.

tions médicales sur la pratique et la théorie de l'École de Montpellier, il se livre à de savantes discussions sur les Systèmes et sur les méthodes les plus rationnelles : ces idées générales occupent et dominent sa pensée. Sans leur accorder la même importance, on aimera à entendre le jeune professeur prêter à ces généralités tout le charme d'un style animé, toute la chaleur qui naît de la conviction. Voyez de quelle manière naïve et gracieuse il peint la marche que suit l'École de Montpellier : « On prétend, dit-il, que nous nous arrêtons quelquefois et que plusieurs d'entre nous s'endorment ; cela est possible ; la chose arrivait bien au bon Homère. Mais tout cela ne fait pas grand mal, parce que nous nous réveillons et que nous continuons à marcher dans la même ligne ; nous pourrions bien devancer à la fin ceux qui marchent toujours, même pendant la nuit. »

Son attachement pour l'École de Montpellier va jusqu'à l'enthousiasme et lui fait saisir avec empressement toutes les circonstances qui peuvent en rehausser la gloire. Il tient surtout extrêmement à rapprocher sa doctrine de celle d'Hippocrate et même à établir une certaine similitude entre Cos et Montpellier. Leur position géographique, la beauté de leur climat, la célébrité de leurs médecins, la direction dogmatique de leurs principes, la rivalité d'une autre École, tout lui semble établir de grands rapports entre ces deux cités, et transformer Montpellier en une nouvelle Cos. Cette idée plaisait singulièrement à l'imagination de Bérard, et il aimait à la rappeler comme une tradition de famille. La manière savante avec laquelle il caractérise les ouvrages d'Hippocrate et de Galien, ainsi que les travaux des Écoles anciennes, montre quelle étude profonde Bérard avait faite de ces auteurs. On ne peut tracer un tableau plus vrai et plus instructif des opinions des professeurs qui ont successivement illustré l'École de Montpellier. La classification symptomatique de Sauvages, la physiologie rêveuse de Lacase, l'organisme animé de Bordeu, le sensibilisme de Fouquet, l'animisme de Grimaud, le vitalisme de Barthez et de Dumas, sont appréciés avec beaucoup de justesse et présentés avec une vérité qui frappe et qui entraîne. Cet ouvrage, fait d'inspiration et presque sans ordre, honore autant le talent de l'auteur que l'École dont il a développé les principes.

En même temps Bérard s'empressa de concourir à la rédaction de la *Revue médicale*, journal que plusieurs de ses amis, et anciens dis-

ciples, avaient fondé à Paris pour défendre les saines doctrines médicales. Un nouveau système menaçait de tout envahir ; Broussais se présentait comme réformateur avec une théorie fondée sur l'irritation des tissus et sur une thérapeutique simple et facile. Il invoquait à son appui les faits cliniques et les explications de la physiologie. Son ton était celui de la conviction; et la brusquerie des camps qu'il apportait dans l'amphithéâtre, semblait annoncer la franchise de son caractère et la bonne foi de ses opinions. Bérard entreprit de combattre ce nouveau systématique sur le terrain même qu'il avait choisi, et de prouver que les principes de physiologie dont il appuyait sa théorie étaient faux et erronés. Dans une série d'articles aussi lumineux que bien raisonnés (1) il démontra que même les idées de Broussais sur l'identité des inflammations étaient en opposition avec un grand nombre de faits de pathologie, et qu'elles conduisaient à une thérapeutique pauvre et stérile. Toutes les objections faites depuis sur la nature des maladies, sur leurs différences, sur la spécificité des médicamens, etc., ont été empruntées à la polémique brillante de Bérard. (2)

Après la publication de son ouvrage sur la Doctrine de Montpellier, Bérard appartenait de droit à cette Faculté, dont il s'était si noblement constitué le défenseur. J'ignore par quelles circonstances et pour quels motifs il ne put être agréé dans plusieurs présentations qui eurent lieu. Jetons un voile sur l'injustice des hommes, qui trop souvent poursuit et repousse le talent. Pour détruire l'influence des rivalités locales, il se rendit à Paris en 1823 et retrouva toutes les consolations de l'amitié auprès des docteurs Rouzet, Miquel, Bousquet, Dupau, etc. Il était surtout intimement lié avec Rouzet : des rapports communs de vues et d'opinions les avaient attachés l'un à l'autre et avaient établi entre eux une société habi-

(1) *Revue Médicale*, 1821 et 1822.

(2) La *Revue Médicale*, par ses articles de saine critique, a puissamment contribué à arrêter les progrès de la doctrine de M. Broussais ; le dernier coup a été porté à son système par la publication des tables de mortalité du Val-de-Grâce. MM. Bousquet et Miquel ont démontré par des chiffres, que le nouveau réformateur perdait dans les salles de son hôpital plus de malades que ses collègues. Cette preuve est décisive. (*Revue Médicale*, mars et juillet, 1827. — *Analyse des Elémens de Roche*, par Am. Dupau, mars, 1828.)

tuelle et comme une association de travaux. Ils avaient conçu le même plan de réforme des théories médicales, en subordonnant leurs principes et leurs déductions aux lois positives de l'observation clinique. Ces deux médecins publièrent alors de concert le *Traité des Maladies Chroniques* de Dumas (1) avec des notes et des commentaires étendus sur la doctrine analytique. Nous ne doutons pas que de leur liaison, du concours de leurs lumières et de leurs efforts simultanés, il ne fût résulté d'utiles travaux ; car leurs vues étaient pures, désintéressées et philanthropiques ; leurs principes vrais et féconds. Malheureusement la mort avait déjà marqué ses victimes. Rouzet succomba le premier. Son ami et son collaborateur Bérard vint jeter quelques fleurs sur la tombe fatale. Prévoyait-il alors que les mêmes causes l'entraîneraient bientôt lui-même, et que ses amis auraient sitôt d'autres larmes à répandre, d'autres regrets à exprimer.

Toujours occupé des questions philosophiques, Bérard désirait depuis long-temps publier ses vues sur les rapports du physique et du moral de l'homme. Ce n'était d'abord que quelques propositions qui, se développant sous sa plume féconde, formèrent bientôt un ouvrage étendu. Ce travail, qu'on a comparé au livre de Cabanis, et qui en est plutôt la contre-partie, se fait remarquer par la force des raisonnemens, l'élévation des pensées et la pureté de la morale (2).

On sait que l'entendement humain se forme de deux élémens distincts par leur origine et par leur nature, mais identiques dans leurs résultats, les sensations et les idées : de là sont nées deux sortes de philosophies partielles et incomplètes qui mutilent l'homme, en le considérant tour-à-tour comme une statue seulement animée par des sensations (Condillac), ou comme une intelligence pure tirant de ses

---

(1) *Doctrine générale des Maladies chroniques*, par Dumas ; accompagné de notes par Rouzet, et augmenté d'un supplément sur l'application de l'analyse à la médecine-pratique, par F. Bérard, et de l'Eloge de Dumas, par le professeur Prunelle, 2 vol. in-8°. Paris, 1824. Chez Gabon.

(2) *Doctrine des Rapports du Physique et du Moral*, pour servir de fondement à la physiologie et à la métaphysique, 1 vol. in-8°. Paris, 1823. Chez Gabon.

propres facultés toutes ses idées et toutes ses connaissances (Kant). Bérard voulut faire cesser cette division tranchante entre les théories métaphysiques, les rapprocher et les unir par des liens naturels, pour constituer l'homme entier, puisant dans ses sensations et dans ses idées l'aliment de son intelligence et de son génie. Le moment était bien choisi pour opérer cette restauration de la philosophie. Pendant que les médecins marchaient sur les traces de Cabanis, les métaphysiciens reculaient devant les conséquences affligeantes de son système. Laromiguières insistait sur les *forces actives* de l'entendement; Royer-Collard et Degerando donnaient du crédit aux idées morales; Cousin, dans des leçons éloquentes, réveillait parmi nous le génie et le langage de Platon, de Descartes et de Kant.

Bérard, frappé de ces contradictions, admet d'abord deux ordres de phénomènes et de forces qui leur correspondent, les phénomènes purement moraux et les phénomènes purement vitaux. Il commence par l'étude de ces divers phénomènes, de leurs rapports et de leurs différences, avant de s'élever à leurs causes; car nous ne pouvons arriver au *dogmatisme* qu'en partant du *scepticisme* le plus absolu, et en passant par le *phénoménalisme* ou l'observation pure. Suivant ces principes, Bérard reconnaît que la chose dont nous sommes d'abord assurés, c'est l'existence de notre *moi* ; mais il se croit autorisé à penser qu'en admettant les caractères de la personnalité, nous pouvons nous faire une idée de la matière qui est le *non-moi*. C'est par cette distinction fondée sur les apparences phénoménales, qu'il établit la *réalité objective* ou l'existence matérielle des corps. Je ne sais jusqu'à quel point les métaphysiciens seront convaincus par les preuves du docteur Bérard : elles ne persuaderont jamais un incrédule systématique ; mais il est des vérités, résultat nécessaire d'une conviction intime et générale, qu'il faut recevoir comme démontrées : de ce nombre est l'existence du monde extérieur ; c'est ce qu'a senti l'École écossaise en reconnaissant une raison pratique pour certains faits que la raison logique ne pouvait atteindre (1).

La morale que Bérard déduit de ces dogmes philosophiques est aussi pure qu'élevée. Loin de rattacher le principe de moralité à la simple loi des sympathies (2), qui nous associe aux affections des

(1) *Histoire abrégée de la Philosophie*, par Dugald-Stewart.

(2) Cabanis.

êtres sensibles, il l'enlève du domaine de l'organisation ; il le rend au *moi*, à la liberté morale qui lui donne du prix ; il l'étend par l'ensemble de toutes les affections primitives ; il l'éclaire par la loi du devoir, et le fortifie par les espérances d'une religion épurée. Les heureuses applications que Bérard fait de ces principes à la politique et à l'ordre social prouvent que la philosophie peut contribuer puissamment à assurer le bonheur des hommes. La liberté morale, que repousse le matérialisme, est la base de la liberté politique : c'est le même fait considéré dans l'homme en société. Sans ce principe conservateur, l'édifice social ne tarde pas à s'écrouler, le pouvoir dégénère en tyrannie, et le choc des intérêts amène l'anarchie. Il faut une obligation morale qui domine le chef comme le sujet, et qui fasse de la loi un devoir sacré.

Tels sont les principes philosophiques que Bérard cherche à répandre et à fortifier dans les esprits. Son livre contient un grand nombre de vérités utiles qui font honneur aux intentions pures et bienfaisantes de l'auteur. Cet ouvrage, rédigé avec rapidité, présente des morceaux d'une éloquence entraînante, sublime, et qui peuvent être cités comme des modèles de style.

Peu de temps après, Bérard publia une lettre de Cabanis (1) avec des notes explicatives dans lesquelles il veut montrer que les assertions philosophiques de cet illustre auteur sur les causes premières ne s'accordent pas avec les doutes qu'il confiait plus tard à l'indulgence d'un ami. Je ne sais si c'est pour servir les intérêts d'une faction, alors puissante, qu il crut nécessaire de combattre à plusieurs reprises les opinions de Cabanis ; mais il est certain que cette profession publique qui, de son côté, était sincère, aplanit bien des difficultés. Il fut nommé en 1825 professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Montpellier. Cette place, qu'il avait tant ambitionnée et méritée par tant de travaux, lui fut donnée plutôt à cause de ses opinions que comme une récompense due à ses talens : triste condition qui sembla flétrir son talent en lui imposant des chaînes ; l'aigle ne peut voler que libre au milieu des airs.

Bérard avait aussi conçu le projet d'un ouvrage qui avait pour but la détermination expérimentale des rapports du système ner-

---

(1) *Lettre posthume et inédite de Cabanis*, à M. F. sur les causes premières, *avec des notes de Bérard*, in-8°, 1824. Chez Gabon.

veux avec la vie animale et organique dans les animaux de toutes les classes : mais il ne donna aucune suite à ses recherches sur ce sujet difficile.

Satisfait d'occuper la place de professeur qu'il désirait depuis sa jeunesse, Bérard revint à Montpellier pour enseigner l'hygiène. Il publia le Discours d'ouverture de son cours (1) *sur l'amélioration de l'espèce humaine par les progrès de la civilisation.* Il s'attacha surtout à démontrer, contre les détracteurs de la perfectibilité de l'homme, que le plus grand bonheur physique et moral est lié à l'entier développement de toutes nos facultés.

Ce travail fut le dernier qui sortît de sa plume féconde, et termina le cercle de ses nombreux écrits. Il voyait tous les jours sa santé s'affaiblir et s'altérer sans suspendre ou ralentir ses profondes méditations. Chacun pouvait prévoir le sort qui le menaçait, lui seul paraissait ne pas le craindre. La mort est venue le frapper le 16 avril 1828, dans la trente-neuvième année de son âge : la science peut compter une nouvelle victime, et l'humanité un martyr de plus.

La mort de Bérard laisse dans la Faculté de Médecine de Montpellier un vide qu'il sera bien difficile de remplir. Qui plus que ce professeur possédait l'art de persuader et de convaincre? qui savait mieux que lui prêter un nouveau charme aux notions scolastiques, et couvrir d'images agréables l'ennui des premières études? Dans ses leçons, c'était un véritable enchanteur qui donnait du prix aux moindres détails; dans ses écrits, il transformait avec sa baguette magique tous les sujets arides qu'il faisait goûter et entendre. On retrouvait en lui l'esprit et la grâce de Bordeu, dont il faisait sa lecture chérie. Ses discussions, comme celles du médecin béarnais, étaient toujours dramatiques; comme lui, il peignait à l'imagination les vérités qu'il développait, et toutes ses opinions médicales étaient empreintes d'une teinte poétique qui les faisait adopter avant même que la raison eût prononcé.

Sa conversation était vive et spirituelle ; son esprit se montrait par saillies inattendues et comme par traits. Son caractère doux et enjoué rendait sa société aussi aimable qu'instructive. Ses écrits ont de la force dans le développement des preuves et une grande élé-

---

(1) *Discours sur les Améliorations progressives de la santé publique par l'influence de la civilisation*, in-8°, 1826. Chez Gabon.

vation de pensées : le philosophe se montre toujours à côté du médecin.

Une idée grande et utile préoccupait continuellement son esprit : c'est la néeessité de rattaeher d'une manière plus intime la théorie, qui est la science, à la pratique, qui est l'art. Mais ce pacte d'allianee, il voulait l'opérer sans mutiler eelle-ci aux dépens de la première. Il croyait pouvoir dévoiler et établir en règles les principes d'inspiration des médeeins habiles, qu'on appelle heureux ; car ces secrets, souvent ignorés des praticiens mêmes qui les possèdent, disparaissent avec eux dans le tombeau. Bérard travaillait aussi à une Théorie de la médecine, mais à une théorie large, pouvant embrasser tous les faits, et non resserrée dans le eadre étroit des systèmes, qui ne sont trop souvent, pour la vérité, que le lit funeste de Proeuste. Il voulait unir les sciences entre elles, et établir les rapports mutuels de la physiologie, de la pathologie, de la métaphysique et de la morale. Il pensait avec raison que les Seiences (1), « quoique indépendantes, ne sont pas destinées à une guerre perpétuelle ; qu'il existe pour elles une espèce de droit public qui maintient leur liaison réciproque, eomme un droit intérieur qui garantit leur liberté particulière, et qu'une scienee qui se montrerait en opposition formelle avec toute autre doit être sortie des faits par quelques points. La vérité se coneilie tous les intérêts : elle n'est que paix et harmonie dans le monde intelleetuel. » Avee des idées aussi grandes, quel lustre Bérard eût jeté sur l'enseignement et sur l'Éeole qui le eomptait au rang de ses professeurs !

Mais il est des temps marqués pour le malheur et qui semblent frappés d'une fatalité désespérante. La Faeulté de Montpellier se trouve dans une de ees périodes d'adversité ; et depuis quelques années ses pertes se renouvellent presque sans interruption. Après la mort de Barthez, elle a eu à déplorer eelle de Dumas, de Berthe, de Fages, de Lafabrie, de Bérard. Ces professeurs chers à la seienee et si utiles à l'enseignement, sont venus rapidement se presser dans le tombeau. A toutes ces pertes ne faut-il pas ajouter encore la retraite foreée de MM. Decandolle et Prunelle, dont les talens honorent d'autres lieux : ainsi, arrêts de la nature, eoups du sort, injustiee

(1) *Doctrine Médicale de Montpellier*, pag. 209.

des hommes, tout semble se réunir pour enlever à cette Faculté ses plus brillans soutiens. Quelles seront maintenant les destinées d'une École si ancienne? quel avenir attend cette Doctrine, riche de tant de travaux? Je n'ose l'entrevoir; mais il est une chose qui doit consoler et rassurer : c'est que la raison est éternelle et que la vérité doit toujours triompher.



IMPRIMERIE DE GUEFFIER, RUE MAZARINE, n°. 23.